
Honneur aux Chevaliers :

fidélité, parjure

T. S. P. M.

T. Ill. M.

et vous tous mes B. A. FF. et SS. Chevaliers

Puisque je souhaite, par cette petite pochade, essayer d'examiner quelques aspects des vertus chevaleresques, des sujétions qu'elles imposent et des éventuelles contradictions qu'elles recèlent, je voudrais sans modestie aucune me placer sous un parrainage qui va presque de soi, celui du *Chevalier à la Triste Figure*, DON QUICHOTTE. Pas plus en effet que l'*Ingénieur Hidalgo*, je n'ai finalement de légitimité pour traiter un sujet qui, à mesure que j'ai cherché à le décrypter au travers du texte de notre rituel, m'est apparu comme complexe, déroutant, et même parfois paradoxal. Autrement dit, à l'instar du héros de CERVANTES, nul doute que je sois condamné à affronter des moulins à vent.

Comme DON QUICHOTTE, je vais me laisser emporter par mon imagination, et donner du sens à des rapprochements qui probablement sont totalement fortuits.

Lors d'un travail récent au Premier Ordre, j'ai ainsi été amené à examiner le mythe d'HIRAM par l'intermédiaire de l'œuvre de GÉRARD DE NERVAL, et j'ai été frappé par certaines similitudes entre les structures de deux récits : *l'Histoire de la Reine du Matin et de Soliman Prince des génies* (NERVAL) d'une part, et d'autre part le roman de *Tristan et Yseut* tel que reconstitué par JOSEPH BÉDIER. Sans être à proprement parler un roman de chevalerie, *Tristan et Yseut* plonge dans le monde chevaleresque, associé en particulier de très près au *Cycle arthurien*, mélange d'épopée et de religion très exactement semblable à ce que l'on trouve dans notre cérémonie d'accession au grade de *Chevalier d'Orient*. Ce n'est donc peut-être pas une simple lubie que de vouloir s'inspirer de ce roman pour examiner un peu quelques éléments de notre rituel.

Parti-pris initial : un point de vue anhistorique

Un premier paradoxe apparaît dans ce rituel, qui ne peut se résoudre qu'en écartant délibérément toute valeur historique à notre discours. Sans même rejoindre cet auteur de BD¹ qui définissait un chevalier comme un mélange de « 20% d'intelligence et 80% de ferraille glorieuse », force est de constater que le guerrier bardé de métal apparaît d'abord comme un énorme crustacé, pataud mais brutal et vindicatif, voué la plupart du temps à mourir dans une boîte de conserve : héroïque, je ne sais pas, mais effroyable à coup sûr (à cet égard, le film *Lancelot du Lac* de ROBERT BRESSON est particulièrement saisissant). Plus précisément, plus significativement aussi, l'usage du heaume masque définitivement le visage du chevalier, lui ôte toute apparence humaine, lui refuse toute personnalité autre que celle qui, codée, est exprimée par son écu ou les décorations de son armure : c'est pourquoi EISENSTEIN dans son *Alexandre Nevski* ne nous montre les visages des chevaliers que lorsque, vaincus et prisonniers, ils retirent leurs casques ; auparavant, ils sont anonymes et ne sont discernables que par les symboles martiaux (en général représentant des animaux de

¹ Il s'agit de GREG, le créateur d'*Achille Talon*.

proie) qu'ils arborent sur leurs cimiers. Effacement de la personne, apparence entièrement vouée à impressionner l'autre, activité tournée vers l'application de la force brute : le chevalier porte en lui autant d'humanité et d'humanisme — et pour les mêmes raisons — que quelques siècles plus tard un *M4 Sherman*. Ou qu'un *Panzer VI Tiger*. Ou qu'un *T34*.

Nulle exagération dans ces propos !

- Habitant à Paris dans un quartier voué au souvenir de JEANNE D'ARC, je me suis par exemple intéressé aux noms des rues voisines, dédiées à des *chevaliers* français de la *Guerre de Cent Ans*. Tous ne sont pas égaux en férocité, en fourberie, en rapacité, en vénalité. Ainsi DUNOIS, le «*bâtard d'Orléans*», n'est semble-t-il coupable que de trahisons politiques, relativement bénignes au regard des mœurs de l'époque quoique clairement incompatibles avec l'idéal chevaleresque théorique ; il en fut du reste absout par le roi. Mais enfin, LA HIRE et XAINTRAILLES par exemple furent des chefs de troupes d'*Écorcheurs*, ces descendants directs des *Grandes Compagnies* et lointains ancêtres des *Einsatzgruppen*. CLISSON fut surnommé *Le Boucher*. Et il ne faudrait pas oublier GILLES DE RAIS même si la municipalité de Paris n'a cette fois pas osé lui consacrer une rue : l'élaboration de la geste johannique par la République a quand même buté sur ce chevalier qui a profité des privilèges associés à son statut chevaleresque pour donner une certaine notoriété au concept de tueur en série.
- Naturellement, ces excès ne sont pas propres à la période de la *Guerre de Cent Ans*, et sont pudiquement escamotés par le roman national et l'imagerie édifiante. Ainsi par exemple, les chevaliers Bretons ou Picards partant pour les *Guerres d'Italie* de CHARLES VIII ont eu un comportement rien moins que «*chevaleresque*» lors de la traversée de mon Dauphiné natal, pourtant province du Royaume de France, mais ce «*détail*» est occulté.
- Plus ancien, mais mieux documenté et surtout mieux manipulé pour les besoins de la cause : ces paladins glorifiés par les poètes romantiques, les chevaliers de CHARLEMAGNE l'empereur très-chrétien, ont dévasté l'Espagne dans des conditions abominables, mais nous n'en avons soigneusement retenu, parce que c'était conforme à la mythologie chevaleresque, que la mort de ROLAND. Et d'OLIVIER. Et de TURPIN². Sachons lire de façon critique *La Chanson de Roland* (au passage, il est effarant de penser qu'il y a soixante ans, c'était enseigné à des enfants de cinquième !) : il y a beaucoup à y découvrir au point de vue linguistique et littéraire ; mais au plan historique, c'est affabulation pure ; et au plan géopolitique et moral, c'est tout simplement effroyable, et cela ne devrait certes pas être mis entre toutes les mains ! L'emphase chevaleresque est mise au service d'une conception du monde qui est radicalement incompatible avec nos valeurs, non seulement nos valeurs mmaç. mais même les plus élémentaires et les moins exigeantes de nos valeurs contemporaines de civilité et d'humanité (d'humanisme, n'y pensons même pas).

L'Histoire est rigoureusement impitoyable. Naturellement, c'est un fait avéré que la cérémonie de l'*adoubement* insistait sur des valeurs antinomiques de la brutalité guerrière, des valeurs en partie reprises par le préambule de notre rituel. Mais justement : il se pose la question de comprendre pourquoi il existe un tel abîme entre la théorie, les intentions, les professions de foi d'une part, et la pratique, la réalité historique d'autre part. Observons que cette situation n'a rien d'exceptionnel : après tout, bien des religions prônent la concorde et la tolérance universelles, et conduisent dans les faits à des conflits, des massacres, des comportements tout particulièrement inhumains. Cela aboutit aux croisades, «*cette guerre si funeste*», dit notre rituel dans une formule ambivalente qui déplore et glorifie en même temps et qui à ce titre mériterait un examen détaillé.

Une piste pourrait être qu'une profession de foi d'une haute élévation morale a des vertus *cathartiques*, surtout si l'on s'apprête à avoir un comportement contestable. En somme, le discours tient lieu d'acte et doit seul être considéré comme significatif : «*Voyez comme nous sommes bons*», disait naguère le Président d'une grande nation en envoyant ses bombardiers sur des populations démunies ; et il n'y avait là nul double langage, nulle hypocrisie. C'est la parole qui fait foi, tout le reste est accessoire et insignifiant. Naturellement, à cette aune, le chevalier est le parangon

² Apocryphe.

de toutes les vertus. Il faut vraiment en être une victime innocente et désarmée pour ne pas le comprendre ! L'ironie cependant ne permet pas de surmonter la contradiction. Et comme de surcroît l'Histoire est écrite par les vainqueurs, nous devons donc impérativement oublier cette Histoire si nous désirons donner une quelconque plausibilité, une quelconque élévation, une quelconque *valeur* à notre cérémoniel du *Troisième Ordre*.

*

* *

À plusieurs reprises, notre rituel clame « *Honneur aux chevaliers* » et les chevaliers, c'est nous. Il est clair comme nous venons de le voir que ce mot de « chevalier » ne doit pas être compris dans son acception historique. Mais alors, quel sens donner à cette acclamation ? Quel genre de chevalier sommes-nous ? En quoi consiste pour nous l'*honneur des chevaliers* ?

Curieusement, une réponse possible est donnée par la littérature, par un auteur, profane sans doute quoique très proche de la F. . . M. . . , ITALO CALVINO. Par une extraordinaire coïncidence avec la présente réflexion, une de ses fables est justement intitulée *Le Chevalier inexistant*, et comporte dès l'introduction le passage significatif suivant :

— *Eh bien ! vrai !* s'écria l'empereur. *Voici que nous avons en renfort un chevalier inexistant ! Faites voir un peu.*

AGILULFE parut hésiter un instant ; puis d'une main sûre, mais lente, il releva sa visière. Le heaume était vide. Dans l'armure blanche au beau plumail iridescent, personne.

— *Tiens, tiens ! on en voit des choses !* fit CHARLEMAGNE. *Et comment vous acquittez-vous de vos charges, vu que vous n'y êtes pas ?*

— **À force de volonté, Sire,** dit AGILULFE, *et de foi en la sainteté de notre cause !*

— *Eh ! Eh ! voilà qui est bien dit, c'est justement ainsi que l'on fait son devoir. Ma parole, pour quelqu'un qui n'existe pas, je vous trouve gaillard !*

Voici donc l'apparition d'un chevalier qui est, et qui n'est *que*, volonté et conviction, sans obligation d'exister. Voici le chevalier idéal. Il constitue un modèle, un archétype, une aspiration, nullement une réalisation. Et, d'après la dernière remarque de CHARLEMAGNE, il n'y a pas besoin d'autre chose pour « faire son devoir », c'est même, « justement », la *voie*. La voie du devoir, la « voie du guerrier », ce que les Japonais appellent le « *bushido* ». Autrement dit, la Chevalerie³ est un idéal, une aspiration, *presque antinomique de la réalité*. Ajoutons que, au *Troisième Ordre*, nous sommes des *Chevaliers d'Orient*, et cette terminologie qui certes prétend se référer à des événements historiques, apparaît singulièrement significative comme *symbole* si on adhère à une formule employée par PATRICK BOUCHERON⁴ dans sa leçon inaugurale au *Collège de France* :

« *L'Orient est toujours une direction, alors que l'Occident est une butée.* »

Peu importe alors finalement que les « vrais » chevaliers dans l'Orient historique aient été tout aussi brutaux, féroces et rapaces que leurs collègues restés en Europe ; peu importe également que les *Templiers*, auquel nous sommes rattachés par une légende récente que notre B. . . A. . . F. . . MICHEL GAR. . . a minutieusement déconstruite, peu importe donc que ces *Templiers* aient été surtout les acteurs d'une impitoyable lutte politique et militaire avec le pouvoir royal français, lutte parfaitement séculière voire sordide ; et peu importe également que leurs proches cousins, les *Chevaliers Teutoniques*, aient probablement plus ressemblé aux barbares impitoyables décrits par EISENSTEIN qu'à des défenseurs de valeurs humanistes ! Ce n'est pas à

³ Avec une majuscule.

⁴ Titulaire au Collège de France de la chaire « *Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIIIème – XVIème siècles* ».

eux que nous devons nous référer, en dépit de la légende maç. qui au travers des siècles nous a conduits de la construction du Temple à la conquête de Jérusalem et à la fondation des ordres militaro-religieux, en passant par la captivité à Babylone : le cadre pseudo-historique de notre rituel est un décor, un prétexte, ou plutôt un « liant » à un récit qui ne parle finalement que de la quête de la perfection et dont le *decorum* n'a pour raison que de souligner les vicissitudes du cheminement. L. . D. . A. . P. . Il ne faudrait surtout pas se laisser tenter par une forme d'idolâtrie, par un culte d'un passé fantasmé. La forme épique et éventuellement tragique de la réception au *Troisième Ordre* donne une unité stylistique et une cohérence aux récits et à leur enchaînement à mesure qu'on progresse en Sagesse ; mais c'est bien sûr le fond qui compte. La surprise, le hiatus avec les grades et degrés précédents constituent une rupture pédagogique, qui doit nous inciter à réfléchir encore davantage sur notre raison d'être : « *le Glaive d'une main et la Truelle de l'autre* », c'est une formule que nous devons dépasser, une formule qui pourrait facilement être dévoyée. À titre personnel, elle me remémore très désagréablement une profession de foi entendue maintes fois lorsque je travaillais en Afrique du Sud, l'Afrique du Sud de l'*apartheid* : « *Ce pays, nous l'avons construit avec la Bible d'une main et le fusil de l'autre* ». Une similitude inconfortable ! Alors, il faut dépasser la dualité Glaive–Truelle, dépasser la tension entre des objectifs de natures si différentes : passer le pont et réédifier le Temple, entre combattre et construire ; il faut se focaliser sur ce qui existe entre la main qui tient le Glaive et la main qui tient la Truelle, et ce qui existe dans ce juste milieu, c'est chacun d'entre nous, c'est l'*individu Chevalier d'Orient*.

Honneur aux Chevaliers — Honneur des Chevaliers

Le paradoxe semble ainsi dénoué. Notre acclamation « *Honneur aux chevaliers* » n'atteint pas son but si nous l'entendons comme une forme d'auto-satisfaction ou d'auto-promotion, comme une décoration que l'on recevrait sur le front des troupes parce que l'on a bien tenu le Glaive, ou la Truelle, ou même les deux à la fois. Ce n'est nullement un aboutissement. C'est au contraire, en réalité, une promesse, un engagement. Nous annonçons que nous allons nous engager sur la voie de l'« *Honneur des chevaliers* », une voie théorique probablement sans aucune réalisation historique, mais telle qu'elle est décrite dans le *Préambule* de notre *Cahier du Troisième Ordre* ou dans l'extrait du dictionnaire de VITON DE SAINT-ALLAIS cité dans ce même *Cahier*. Que l'« *idéal chevaleresque* » présenté dans notre *Préambule* puisse être présenté comme un « *héritage de la Chevalerie* », pourquoi pas ? mais alors de nouveau d'une chevalerie idéale, utopique, rêvée.

« Asymptotique », dirait un mathématicien !

Une Chevalerie inexistante.

Une Chevalerie imaginée en un temps imaginaire, et à laquelle on pourrait appliquer les mots de RENÉ CHAR :

« *En ce temps, je souriais au monde et le monde me souriait. En ce temps qui ne fut jamais et que je lis dans la poussière.* »

Une Chevalerie donc que nous devons « lire dans la poussière » et écrire sur notre *Planche à Tracer personnelle*, et ceci pratiquement à partir de rien. Une Chevalerie telle que l'a poursuivie DON QUICHOTTE.

Et c'est pourquoi, pour apporter quelques éléments de réflexion à notre « *idéal chevaleresque* », il semble beaucoup plus judicieux de se référer à des œuvres artistiques, des œuvres de fiction littéraires ou musicales en l'occurrence et parlant de chevalerie, plutôt qu'à une Histoire réelle rarement édifiante. . .

Le « cahier des charges » du *Chevalier d'Orient* est donc décrit dans le *Préambule* de notre *Cahier du Troisième Ordre*. Il est lourd, contraignant. Il comporte des obligations de natures très diverses, plus ou moins difficiles à respecter. Je souhaite très succinctement me limiter à examiner deux de ces obligations, probablement les plus importantes moralement : la *fidélité* d'une part, et plus difficile encore la loyauté, en particulier la loyauté à la parole donnée et son exact contraire, le *parjure*.

Si en effet des obligations telles que «*se dépouiller de la pompe mondaine*», «*aider les faibles*», «*faire preuve de courage, d'humilité et de patience*» peuvent en quelque sorte être qualifiées de «*techniques*» et sont faciles à comprendre sinon à respecter, d'autres sont plus problématiques. «*Défendre une cause légitime et juste*», par exemple, pose la vaste question de savoir à qui appartient le pouvoir de décider et désigner ce qui est juste. Et si «*partir en quête de la Connaissance*» ne semble pas encore trop poser de question (en dépit de la majuscule !), la «*quête de la Vérité*» est autrement plus problématique. Cependant, à tort ou à raison, on peut hasarder que la première obligation, qui convoque la Justice, relève plutôt du *Premier Ordre*, et la seconde relative à la Vérité relève plutôt du *Second Ordre*.

Fidélité

En revanche, «*mettre tout en œuvre pour servir son S. C. au mieux*», cela traduit une obligation non seulement de fidélité, mais même de soumission. Après tout, il n'y a rien là de bien nouveau : à de nombreuses reprises au cours de notre cheminement maç. nous nous engageons à respecter non seulement les dispositifs *actuels* de notre Ordre, mais même les orientations futures, dont nous ne savons évidemment rien. C'est un vrai chèque en blanc, une forme de vassalité, qui semble contradictoire avec la mission émancipatrice du cheminement maç. Notre formule habituelle, non dépourvue d'habileté, est «*contrainte librement consentie*». Et certes, la *fidélité* à l'ordre établi est une garantie de cohérence, de continuité, de pérennité des institutions et du fonctionnement collectif ; il n'empêche que cela risque très vite d'être en contradiction avec notre «*progressivité*», de déboucher sur du formalisme et de nous faire perdre le contact avec une réalité en perpétuelle évolution.

Dans ma réflexion sur le destin d'HIRAM tel qu'il est présenté par GÉRARD DE NERVAL, j'avais relevé les derniers mots adressés par HIRAM à SALOMON :

«*Quoi qu'il advienne seigneur, soyez à jamais assuré de mon respect, de mes pieux souvenirs, de la droiture de mon cœur. Et si le soupçon venait à votre esprit dites-vous : Comme la plupart des humains, ADONIRAM ne s'appartenait pas ; il fallait qu'il accomplît ses destinées !*»

«*Respect*» et «*droiture du cœur*», on pourrait avec quelque raison juger que les paroles d'HIRAM sont spécieuses. Elles sont assurément à double sens et, finalement, HIRAM exprime sa fidélité non à l'autorité du Roi, mais à des puissances supérieures (volonté divine, devoirs liés à sa lignée supposée plus noble que celle de SALOMON, *etc.*). HIRAM s'en remet à ses «*destinées*», à la Providence en somme.

Il me faut ici hasarder une vision personnelle. En réfléchissant sur mon travail précédent au *Premier Ordre* au sujet du «*Destin d'HIRAM*», j'ai été frappé par des similitudes, qui ne m'ont pas paru de pure forme, entre le récit que NERVAL fait de la mort d'HIRAM et la légende de *Tristan et Iseut*. Dans les deux cas bien sûr, le récit mythique connaît de nombreuses variantes, et de ce fait les interprétations et gloses pourraient se multiplier à l'infini s'il s'agissait de construire une thèse cohérente. Contentons-nous de quelques observations ponctuelles, éventuellement contestables. Mais enfin, le roman de *Tristan et Yseut* nous plonge dans l'ambiance de la Chevalerie (avec du reste des développements et innovations que DENIS DE ROUGEMONT a savamment et brillamment commentées dans son remarquable ouvrage *L'Amour et l'Occident*), et représente le «*côté Glaive*» — l'Occident —, alors que la légende d'HIRAM⁵ représente le «*côté Truelle*» — l'Orient. Et il n'y a pas besoin de beaucoup d'imagination pour voir dans le philtre bu par TRISTAN l'exact équivalent des «*destinées*» évoquées par HIRAM.

Ce point mériterait de multiples développements. En se soumettant à un «*ordre*» supérieur (que l'on peut appeler volonté divine ou fatalité ou sortilège, peu importe), HIRAM comme TRISTAN sont-ils des victimes ? des instruments ? des fidèles⁶ ? Comme il s'agit des héros des récits, il ne

⁵ Pour mémoire, je parle sauf indication contraire explicite de la légende d'HIRAM telle que contée par GÉRARD DE NERVAL.

⁶ Mot à prendre dans toutes ses acceptions, en particulier : «*fidèle*» = «*servant de la foi*».

faut évidemment pas les charger de fautes trop graves, de «*péchés*», ce qui troublerait le message. Dans les deux cas, le destin s'achève par la mort, mais cette mort n'est en rien présentée comme une punition, une expiation. Si, perdant de vue le *Premier Ordre*, on se focalise maintenant sur la légende de TRISTAN, on ne manquera pas de noter les multiples variantes, parfois même les contorsions littéraires qu'on dû consentir les différents auteurs pour sauvegarder l'image du héros. Car, quoi qu'il arrive, c'est TRISTAN le héros. On arrive ainsi à une situation paradoxale : ce sont les quatre barons (dans le texte de JOSEPH BÉDIER) ou MELOT, dans l'opéra de WAGNER, qui sont désignés comme traîtres et félons, alors qu'en réalité ce sont eux qui sont loyaux et fidèles envers leur Roi. DENIS DE ROUGEMONT propose une explication, en considérant que certes les barons respectent leur serment d'allégeance au Roi (donc leur fidélité de chevalier) en dénonçant TRISTAN, mais que ce faisant ils trahissent un engagement plus élevé, vis-à-vis de règles supérieures à celles de la Chevalerie, en l'occurrence celles de l'*amour courtois*. La thèse de DENIS DE ROUGEMONT, c'est donc entre autres que la légende de *Tristan et Iseut* a surgi à un moment où s'affrontaient deux conceptions de la vie médiévale (en trichant un peu, on pourrait y voir cette fois un affrontement non entre Orient et Occident, mais entre le Midi des troubadours et le Septentrion des *Minnesänger*...).

Cependant, cette analyse historique érudite ne permet en rien de trancher et de répondre à la question : qu'est-ce qui est juste ? Laquelle de ces fidélités doit prendre le pas ? Pour la personne de TRISTAN, on peut admettre que c'est la *fatalité* qui décide. Mais un personnage attire l'attention sur les difficultés de trouver une réponse satisfaisante : il s'agit de GORVENAL⁷, le *fidèle* écuyer de TRISTAN. Alors certes, un écuyer n'est pas un chevalier accompli, il n'a pas encore connu l'*adoubement*. Il se doit d'être fidèle à son chevalier, mais aussi à son suzerain : mais alors, que doit-il faire lorsqu'il y a conflit entre les deux ? Pour parler de façon triviale et contemporaine, en des termes que comprendront tous ceux d'entre nous qui travaillent dans une hiérarchie, à qui devons-nous être fidèle lorsqu'il y a conflit entre notre «N+1» et notre «N+2» ? De façon évidente, il existe souvent des réponses claires, fondées sur l'opportunisme, sur le sens tactique et sur l'intérêt personnel immédiat ; mais qu'en est-il au niveau des principes ?

Devant rester fidèle aussi bien à TRISTAN qu'au roi MARC, que doit faire GORVENAL ? Une chose paraît sûre : bien plus que TRISTAN — enchanté donc ne s'appartenant plus —, c'est GORVENAL qui est confronté à toutes les sujétions issues du code de la chevalerie... Et l'on découvre que c'est à lui, *et à lui seul*, qu'il appartient de forger tant bien que mal une réponse aux défis auxquels il est confronté, parce que le *code* auquel il a fait allégeance ne prévoit pas toutes les situations.

Avec un peu de provocation, j'aurais tendance à dire : «*heureusement*» ! Car enfin, un culte de la fidélité aveugle peut conduire à de redoutables excès. Tant qu'il s'agit d'une formulation mondaine, voire d'une rodomontade, cela demeure en grande partie bénin : ainsi, «*semper fidelis*» est la devise d'Abbeville, ou de Saint-Malo, par exemple. Cela n'a probablement pas, ou plus, beaucoup de sens et n'a sans doute rien d'inquiétant. En revanche, lorsque cette devise devient celle de la Garde prétorienne romaine ou d'un corps d'armées moderne — à commencer par le Corps des *Marines* des USA —, il convient d'être plus circonspect, et d'appréhender les excès auxquels cela peut conduire.

Ou : comment une notion qui se veut d'une haute valeur morale peut conduire aux comportements les plus criminels, voire les couvrir et les justifier. Après tout, dans le titre de ce petit travail, j'ai rapproché les mots «*honneur*» et «*fidélité*» : faut-il rappeler la formule d'effroyable mémoire «*meine Ehre heißt Treue*», qui a été l'acte de foi de ce qui a été la plus terrifiante organisation de déshumanisation et de destruction, laquelle continue à être qualifiée de «*chevalerie*» par les nostalgiques du *Troisième Reich*⁸.

Il y a une réelle interrogation, quant à savoir à quel moment on passe d'une obligation morale élevée à un comportement criminel. Au départ, on affirme la fidélité «*à la Tradition*», à «*notre idéal*», à la défense d'une «*cause légitime et juste*», ainsi qu'il est dit dans notre *Préambule*, dans la description de «*L'idéal du Chevalier d'Orient*». Une toute petite lacune cependant, une toute petite imprécision dans ce programme qui semble difficile certes mais sans chausse-trappe : il n'est pas dit qui est habilité à désigner ce qui est «*légitime et juste*». Le malheur étant que si

⁷ Nommé KURWENAL dans l'opéra de WAGNER.

⁸ Par exemple dans la revue *Signal*, que l'on pouvait encore acheter il n'y a pas si longtemps au Marché Brancion à Paris. . .

on accepte sans méfiance l'idée que c'est le supérieur, le suzerain, le pape ou le roi qui sait, qui a ce pouvoir, eh bien le culte de la fidélité se transforme en *Führerprinzip*, et c'est le drame.

Avant de proposer en conclusion un possible élément de rempart contre cette menace, reconnaissons que la «*fidélité*» requise et attendue du Chevalier est une notion redoutable, à ne pas mettre entre toutes les mains, et qui requiert une vigilance de chaque instant. Et, observer que précisément un Chevalier n'est pas n'importe qui et constitue en lui-même une garantie contre les dérives criminelles, ce serait un dangereux sophisme, qui malheureusement a toujours été appliqué dans l'Histoire, avec des effets désastreux : «*Ce que nous faisons est bien parce que nous sommes les bons*», c'est un grand classique. Espérons que, contrairement à ses prédécesseurs dans l'Histoire réelle, le *Chevalier d'Orient* (au sens du *Troisième Ordre* !) sache échapper à la tentation de basculer dans la facilité coupable. Cela est suggéré, discrètement et sans beaucoup de précision, par notre *Préambule* : «*Faire preuve de courage, d'humilité et de patience*».

En attendant, et pour en finir avec les pièges tendus par cette notion finalement redoutable de «*fidélité*», laissons le mot de la fin au roi MARC, dans la version de l'opéra de WAGNER. Alors que TRISTAN ne s'appartient plus, victime de la fatalité (et c'était aussi, souvenons-nous, l'argument de HIRAM envers SALOMON : il invoquait «*ses destinées*»), le roi MARC est certes le roi, il est certes un chevalier, mais il est d'abord purement humain, seulement humain, grandement humain. Son désarroi est humain, sa colère est humaine, sa douleur est humaine, sa tristesse est humaine. Et il résume en une seule formule (du reste annoncée à plusieurs reprises au cours de l'opéra) qui certes n'est absolument pas «*opératoire*», une formule qui ne peut en rien servir de guide à une conduite ni à une morale, mais qui décrit parfaitement la situation, le drame de TRISTAN et la terrible ambiguïté de la notion de fidélité. Donc, plongé dans un abîme de douleur, trahi, blessé, seul — en somme, vivant —, il s'adresse au corps de TRISTAN :

«*Du treulos treuster Freund!*»

En français, cela a été traduit par «*Infidèle ami, fidèle entre tous!*».

Tout est dit.

La parole donnée et le parjure

L'engagement de fidélité, en général, est exprimé matériellement par un serment solennel ou par un document dûment signé. Quelle qu'en soit la forme, il s'agit de *donner sa parole*. C'est une chose grave, en principe définitive, dont la transgression est passible des plus graves châtiments et du plus terrible opprobre.

Donner sa parole, cela cimenter les relations humaines, cela permet d'établir (en théorie) une situation de confiance réciproque. Et cela fait partie des devoirs du *Chevalier d'Orient* : «*Tenir son serment et ne jamais trahir sa parole et ses promesses*».

Pourtant, le ver est déjà dans le fruit. Car la tentation est grande de s'en tenir à la forme plutôt qu'au fond, à jouer sur les mots, à recourir à des subtilités sémantiques afin que l'interlocuteur n'entende pas la même chose que ce qu'on a dit. Et c'est la porte ouverte à toutes les polémiques, arguties, chicanes que suggère la casuistique. Le manquement à la parole donnée, la dérobade devant les engagements solennels, le parjure sont des fautes très graves en ceci qu'elles ébranlent et mettent en péril tout l'édifice des relations sociales ; toute l'habileté consiste à déguiser ces manquements, à les habiller des faux-semblants de la sincérité et de la loyauté, et à trouver une juridiction compréhensive qui vous absoudra.

Ce qui est étonnant, c'est que la morale dominante s'accommode souvent fort bien de ces contorsions procédurières. Le roman de *Tristan et Iseut* en propose à plusieurs reprises des exemples. Mais le cas le plus spectaculaire est assurément le jugement de Dieu auquel se soumet ISEUT. Alors certes, on pourrait discuter du fait que la personne ISEUT n'est pas un chevalier, donc n'est pas censée suivre les codes de la chevalerie. Mais la légende, dans ses versions initiales écrites durant le Moyen-Âge, est soumise à des auditeurs qui sont contemporains de la chevalerie, et les jugements moraux des chroniqueurs sont révélateurs des mœurs de l'époque.

Rappelons l'histoire. TRISTAN ayant été banni de la cour de MARC, la reine ISEUT n'en cesse pas pour autant d'être poursuivie par les suspicions et les sous-entendus des « barons félons ». Soupçons et dénonciations, faut-il le rappeler, qui sont parfaitement fondés ! Afin d'en finir, elle demande à être soumise au jugement de Dieu. C'est un geste de bravade, de provocation, presque suicidaire. Elle demande en plus à ce que ce jugement ait lieu en présence du Roi ARTHUR, de son neveu GAUVAIN, de KEU le Sénéchal, bref de tout ce que la Chevalerie chrétienne compte de preux. Se rendant au lieu du jugement, elle doit traverser un ruisseau et, au bord de ce ruisseau, se trouve un mendiant en lequel elle reconnaît TRISTAN déguisé. Elle improvise alors une ruse instantanée : elle demande au mendiant de la porter pour traverser le ruisseau puis, lorsqu'il s'agit de prononcer son serment devant Dieu, elle le formule ainsi : « *Je jure qu'aucun homme ne m'a jamais tenue dans ses bras hors mon époux le roi MARC, et le pauvre mendiant qui vient de m'aider à traverser le ruisseau* ». Cette formulation sied aux rois, MARC comme ARTHUR, et ISEUT traverse sans dommage l'épreuve du feu.

Formellement, ce qu'a dit ISEUT est la stricte vérité. Mais il n'en demeure pas moins que ce n'est pas ce qu'ont entendu les rois. Alors, y a-t-il parjure ou non ? Le problème, et l'abîme de réflexion qui s'ouvre devant nous, c'est que d'après les chroniqueurs, autrement dit on peut le penser aux yeux de la morale de l'époque, il n'y a pas de tromperie, puisque Dieu lui-même a agréé le serment d'ISEUT. Naturellement, on ne peut supposer qu'ISEUT ait pu *tromper* Dieu, car ce serait un blasphème que bien sûr les pouvoirs de l'époque n'auraient jamais toléré. Il faut donc en conclure que Dieu accepte un serment solennel pourtant fondé sur un jeu de mots ; voilà qui déprécie singulièrement la parole donnée ! Même si l'on admet que ce n'est pas le serment vicié qui a été accepté, mais que Dieu a provoqué un miracle parce qu'il jugeait ISEUT non coupable, il n'en demeure pas moins que le résultat est injuste : les témoins sont bafoués, MARC est trompé deux fois, et les « barons félons » sont désavoués alors que — quelque viles puissent être par ailleurs leurs motivations — ils ne faisaient que dire la vérité. Ce passage de la légende, il faut bien en convenir, ne nous permet pas d'en sortir indemnes !

L'un des chroniqueurs, GOTTFRIED DE STRASSBOURG, en tire une conclusion cynique, parfaitement immorale, mais qui pourtant ne paraît pas lui avoir causé des ennuis alors qu'il écrivait au tournant des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles — une conclusion donc qui semble-t-il a été acceptée en ces temps de chevalerie :

*« Ce fut ainsi chose manifeste
Et avérée devant tous
Que le très glorieux Christ
Se plie comme une étoffe dont on s'habille
... Il se prête au gré de tous
Soit à la sincérité soit à la tromperie
Il est toujours ce que l'on veut qu'il soit... »*

Alors... « *Tenir son serment et ne jamais trahir sa parole et ses promesses* », stipule notre *Idéal du Chevalier d'Orient*. Soit : mais alors, que devons-nous penser d'un serment fondé sur un jeu de mots, presque un calembour ? Devons-nous rejeter avec horreur la sournoiserie du procédé ? admirer loyalement l'intelligence de la ruse ? craindre de devoir conclure que notre idéal chevaleresque est absolument impraticable ?

Que nous reste-t-il ?

Perspective

Inutile de dire que si j'avais réponse à ces questions — à ces angoisses plutôt — cette pochade n'aurait pas eu lieu d'être.

Curieusement, alors même que la cérémonie puis le rituel du *Troisième Ordre* semblent constituer une rupture fondamentale avec les Ordres précédents, c'est dans ceux-ci qu'on peut trouver quelques pistes de solution. Ou plutôt, quelques indications, quelques outils qui permettront lentement de surmonter les contradictions de notre « idéal chevaleresque ».

Et tout d'abord, dès l'attente qui précède la réception comme *Élu*, une inscription nous avertit : «*La conscience est un juge inflexible*». Il s'agit naturellement de la conscience *individuelle*, autrement dit nous ne pouvons nous «défausser» de nos responsabilités, et nous en remettre à une autorité supérieure : c'est, naturellement, une très bonne nouvelle, cela devrait nous mettre à l'abri de toute forme d'obéissance passive, de soumission. Cependant, cela complique notre tâche ; il nous faut les outils permettant de discerner ce qui est juste, ce qui est légitime, et plus encore les outils permettant de distinguer ce qui est *légitime* de ce qui est seulement *légal*. Il ne faut surtout pas sous-estimer la difficulté de cette réflexion, et ici nous nous éloignons considérablement d'une des phrases du *Premier Ordre* : «— *Que reste-t-il à faire ? — Rien, puisque tout est accompli.* ». En prenant connaissance de l'idéal du *Chevalier d'Orient*, c'est très exactement la conclusion inverse qui s'impose : tout est à faire, et en plus cela sera parfois particulièrement difficile !

Dans le nouveau chantier qui s'ouvre devant nous, il est question de défendre ce qui est «*légitime et juste*», de «*Partir en quête de la Connaissance et de la Vérité*». Cette fois, nous prenons le contre-pied du *Second Ordre*. La Parole était gravée, enchâssée, immuable ; et nous voici contraints de construire par nous-mêmes ou en tout cas de discerner ce qui est légitime, ce qui est juste, ce qui est vrai. Finalement, nous prenons acte de ce que notre Temple — celui de la *Voute Sacrée* — n'était pas aussi pérenne qu'on aurait pu le croire. Notre *Préambule* le dit bien, dans le «cahier des charges» qu'il nous propose : il nous faut «*Reconstruire le Temple*». Ce n'est pas rien !

Finalement, être *Chevalier d'Orient*, ce n'est pas un statut. C'est un défi, et un défi plein de contradictions.

Je termine par une impression purement personnelle, le ressenti d'un paradoxe. Nous sommes au *Troisième Ordre*, et nous avons réfléchi sur les *ordres* chevaleresques. Un ordre, c'est une collectivité, une communauté qui a ses règles propres mais communes à tous ses membres. Or, du bref examen des défis qui nous sont lancés, des contraintes qui nous sont imposées, des contradictions que nous avons à surmonter, il apparaît, à moins de sombrer dans une forme de conformisme et de sectarisme, que c'est en chaque *individu* qu'il convient de chercher ses réponses, ses outils et/ou ses armes (sa *Truelle* ou son *Glaive*). En somme, au programme unique et commun à tous les *Chevaliers d'Orient*, il existe autant de réponses que de Chevaliers, que d'individus.

«*Autant de réponses*», ou plutôt «*Autant d'espoirs de réponses*».

Et la dernière directive de notre *Préambule*, c'est justement «*Ne pas perdre l'espoir*».

Un défi.

J'ai dit T. ·. Ill. ·. M. ·.